

Readshaw Geoffrey

# Les Affres du Crépuscule

## *Les Affres du Crépuscule*

Ma bien chère fille, tu me vois navré de devoir t'écrire cette sordide lettre, t'annonçant mon horrible défaite, sans même connaître le jour précis où elle parviendra entre tes mains. Je ne sais où commencer mon récit, t'annoncer le pire sans détour, aussi froidement ? Existe-t-il véritablement une forme parcimonieuse pour écrire de tels épouvantables mots, prodiguant inéluctablement les douleurs ignobles afférentes ?

Lisant ce funeste exorde, tu dois assurément soupçonner le contenu de cette lettre, et j'imagine que les magnifiques yeux que ta mère t'as offert à ta naissance parcourent déjà ce déplorable morceau de papier avec hâte et précipitation, à la recherche de la pire phrase que mes mains aient jamais dû écrire. Pourtant, je voudrais que ce testament puisse rasséréner ton esprit et te permettre de poursuivre ta vie plus paisiblement.

Grand Dieu, combien de temps vas-tu souffrir avant de découvrir la vérité stagnante, cette misérable lettre te parviendra t-elle seulement un jour ? Mon dernier pouvoir sur les événements est posé à côté de moi, c'est une petite jarre en bronze – seul vestige emporté et

dans laquelle je vais rouler puis glisser cette lettre pour la protéger des intempéries. Je remets cette urne antique entre les mains du destin, espérant que la disparition de nos deux guides attirent dans cette région isolée et désertique l'être humain qui pourra écourter l'épreuve que la fatalité et ma mauvaise fortune te font endurer involontairement. Ce peut-il réellement que jamais tu n'apprennes mon effroyable destin ? Je n'ose concevoir cette déception cruelle et préfère poursuivre l'écriture de cette piètre missive en présumant le contraire.

Ne pleure pas ma mort, ni celle de ton oncle, ton intelligence face à l'absence de nos nouvelles t'as certainement déjà conduite à passer trop de temps à cet horrible dessein ; cette douleur excessive entravant ta guérison et compromettant tout bonheur nouveau me consterne et me charge d'une affliction indescriptible. Nous n'aurions jamais dû entreprendre cette sombre folie, t'abandonnant à Southampton aux mains peu gracieuses de nos domestiques, nous ne méritons point tes larmes.

Ne voulant pas qu'une image monstrueuse hante pour l'éternité ton existence - que je souhaite heureuse et prospère - je ne désire pas que tu imagine ma situation. C'est la raison pour laquelle je ne te dirais exclusivement qu'un seul détail concernant mon état physique, ma jambe empêche tout retour vers la civilisation – concevant pourtant que ses plus fervents aliénistes seraient devenus dingues d'excitation à l'idée d'ausculter un cas comme le mien. Ma destinée est désormais de quitter ce monde grotesque, assis sur le sol fuligineux et froid de cette région inhabitée, sous

une lune blême parcourant déjà le ciel - malgré la présence du soleil n'ayant point encore abandonné les cieux. Cette nuit, j'accompagnerai le disque solaire dans sa course cosmique à travers les étoiles, fuyant avec lui loin de cet endroit maudit, où mon âme trouvera le repos dont elle requiert dorénavant.

Je revois encore tes signes chaleureux d'adieux sur les quais de Southampton, le matin brumeux où nous t'avons laissé derrière nous, partant pour l'Islande. Exaltés par la conviction de notre entreprise, nous étions trop effervescents et frénétiques pour nous rendre compte de l'ampleur catastrophique de cette expédition, dont le retour était incertain. J'aurai pourtant dû entrevoir les signes propitiatoires de cet échec lamentable, en écoutant gausser mes confrères de l'institut. J'aimerais n'avoir jamais découvert ce maudit livre, ni en avoir jamais entrepris et réussi la traduction, c'était pourtant là sceller mon destin et celui de ton oncle.

J'avais bien malgré moi raison, les nombreuses heures passées à étudier les pages maudites de ce vieux grimoire pour localiser cette tombe séculaire devaient nous amener à ses portes encadrées de pierres monolithiques, usées par le poids des années. L'antique tumulus existe bel et bien, quoi qu'en ait dit mes camarades archéologues, mais nul n'en aurait jamais dû fouler le sol impie, car je considère désormais sans aucune hésitation que ce n'était pas le mot *tombe* qui se trouvait dans les pages délavées de ce livre détestable. Ma traduction avait dû omettre le véritable sens du mot se trouvant sur les vieilles pages du grimoire, mettant en œuvre notre impétueuse exploration et notre agonie

à la place d'un pressentiment opportun qui, j'en suis sûr, nous aurait permis de revenir en Angleterre.

Le voyage fut sans histoire, ton oncle n'avait certes pas le pied marin mais il médusa ton vieux père et l'équipage du vaisseau marchand plus d'une fois jusqu'à notre découverte commune. Son aide précieuse me conforta dans l'idée qu'il avait été un choix judicieux le jour où j'avais décidé de l'engager comme assistant. Aujourd'hui indubitablement, je regrette de l'avoir entraîné dans ce périple, il n'était pas préparé à ce que nous allions découvrir ensemble, nul homme ne l'est en vérité. Nous arrivâmes à Höfn le 17 juin 1782, et après une bonne semaine de préparation scrupuleuse nous étions en route avec deux guides locaux, pour contourner le grand glacier.

Cela est sûrement mal venu dans une telle lettre, mais contemplant mon funeste sanctuaire il faut bien reconnaître que les paysages de ce pays sont assez magnifiques au vu de leur climat. Le vert de l'herbe dispose d'un contraste flamboyant avec la couleur cendre du sol, les jours de grand soleil. Traversant de nombreux lieux majestueux et extraordinaires, il me faut te décrire un décors particulier et presque magique. Il s'agit d'une chute d'eau, dont la paroi rocheuse est formée par des centaines de petites colonnades en lave cristallisée et de forme hexagonale – que nos guides appelaient *Svartifoss*. Ce lieu hors du temps, où nous passâmes la nuit, nous offrit la sérénité. J'aurais aimé que tu puisses voir tout cela, mais connaissant désormais la fin de notre voyage, je suis soulagé de t'avoir laissé derrière nous.

Notre périple fut un enchantement pour notre pauvre

regard citadin, et alimenterait des dizaines de pages qui pourraient composer un livre grandiose, en omettant bien évidemment notre fin tragique.

Chaque étape de notre quête devait nous rapprocher de son aboutissement. Le mois de juillet presque écoulé, nous étions arrivés dans la zone que j'avais délimité d'après les traductions et mes extrapolations du vieux grimoire ; finalement le 2 août au soir, nous contemplions sur le bord d'un précipice notre victoire triomphale. La silhouette de notre objectif se trouvait au loin dans l'obscurité du crépuscule de ce gouffre.

Au creux de la falaise l'entourant, se trouvait une vallée oblongue au centre de laquelle pointait vers le ciel un cône verdâtre et fortement aplati - formant un angle obtus. Dans ce paysage désolé et désert, cette colline bordée de grandes pierres plates dégageait un aspect surnaturel, et à son sommet se trouvait ce qui paraissait être un énorme bloc de pierre. Ailleurs, le décors paraissait avoir été violemment saupoudré de rochers et les falaises fissurées donnaient l'illusion d'un paysage cataclysmique.

Nous avons installé notre camp pour la nuit – juste en haut, sur le bord de la falaise, à deux pas de notre découverte. Comme tu l'imagines, il ne fut pas aisé de trouver le sommeil ce jour là, tant les interrogations bouscullaient la planification de la journée suivante. Mais il finit par se présenter, et par m'emporter loin des projections mentales. L'aube revînt aussi vite que la nuit était arrivée - en Islande elles sont assez courtes en été, ce qui convenait à la célérité d'une telle découverte.

Le matériel d'escalade installé pour notre descente -

et n'emportant que le strict nécessaire – nous pûmes commencer l'exploration de cette vallée avec la satisfaction que tu conçois aisément. Il fallut plusieurs heures pour atteindre la base du tumulus, devant mesurer pratiquement trois-cents pieds de rayon et un tiers de cette taille en hauteur ; sa partie herbacée était régulièrement striée verticalement, formant des rayons pointant vers le sommet où trônait l'immense bloc de pierre. Ce rocher, dans le sens perpendiculaire au sol, indiquait de curieuses courbes assez peu naturelles au premier regard. En début d'après-midi nous commençâmes à contourner l'immense tumulus par la droite.

Le paysage avait une échelle colossale et hors normes, nous étions comme des fourmis explorant un jardin. Chaque élément du décors avait des proportions cyclopéennes. Les grandes pierres plates à la base du tumulus étaient gravées d'inscriptions hiéroglyphiques complexes - d'une écriture ou d'une symbolique nous étant inconnue - et dans l'excitation nous remîmes à plus tard le projet de les reporter sur papier. Une fois de l'autre côté de cette colline titanesque, deux surprises devaient nous attendre ; le spectacle nous permîmes à tous de nous réjouir pleinement.

Au sommet de cette colline, ce qui semblait être un énorme rocher d'une douzaine de pieds de diamètre, possédait à sa base - du côté où nous nous tenions tous les quatre désormais - deux grands pieds gris sculptés. Nous imaginâmes facilement la forme première qu'elle avait eu, le vestige de cette statue était le bas d'une longue robe mesurant certainement vingt pieds de haut, ayant été amputée de sa majeure partie supérieur, au niveau des genoux, voir légèrement en dessous.

La seconde surprise était également de taille, car de ce côté du tumulus un morceau de colline manquait. L'ensemble était comme un énorme gâteau auquel on aurait retiré une part, dans cette partie manquante et murée de briques jaunie par le soufre, se trouvait l'entrée - de ce que je pensai être une tombe. Nous exultâmes de joie à l'idée d'y pénétrer et elle, de très certainement dévorer ses visiteurs.

Les deux guides islandais étaient plutôt réticent à l'idée d'explorer cet antique monument – qu'ils avaient été surpris de découvrir dans cette région - mais notre grande détermination vînt à bout de leurs peurs ancestrales. Préparant les torches sur le seuil du tumulus, je découvris par hasard que ton oncle avait emporté avec lui une arme à feu, un pistolet à poudre noir. Il avait ouvert son sac pour y prendre son couteau et j'avais aperçu furtivement la crosse de bois recouverte de plaques métalliques gravées. Je l'avais emmené un peu plus loin, à l'écart, pour éviter que les guides apprennent le peu de confiance qu'il avait en eux – je pus ainsi lui faire part de mon opinion négative à ce sujet. Mais il était trop tard et je dus me résoudre à ne pas attirer leur attention sur cet ustensile odieux. Apparemment il était chargé et prêt à fonctionner, ce qui indiquait que sa préparation avait dû avoir lieu le matin même de notre départ pour cette vallée. Je présimai que l'exploration archéologique du tumulus allait conforter mon opinion et qu'à l'avenir il renoncerait à emporter un tel objet avec lui.

Les torches allumées, nous nous enfonçâmes dans le sombre couloir, l'obscurité environnante nous entourait progressivement. Les murs intérieurs étaient également



décorés de glyphes assez grand, se mesurant en pieds. Ces symboles me sont totalement inconnus, jamais je n'en avais vu de tels. Il y avait régulièrement de petites cavités creusées dans la pierre, et dans l'une d'elle se trouvait une magnifique urne de bronze. Refermant mes doigts autour de ses éperons, et l'extirpant hors de sa loge, nous examinâmes avec admiration son haut raffinement esthétique et la polychromie du matériau. En l'observant, j'eus une appréhension en passant mon pouce sur l'une des têtes de mort décoratives, avant de la glisser dans mon sac. Le couloir - large de dix pieds et haut du triple - descendait progressivement ; nos torches dissipant les ténèbres, il finit par nous amener dans une grande salle circulaire.

Malgré sa taille cyclopéenne, cette gigantesque chambre funéraire - aux allures d'auditoire démesuré ou d'antichambre pour l'enfer - aurait rendu claustrophobe un prisonnier à perpétuité et en fin de vie, tant son atmosphère lugubre était lourde et oppressante. L'odeur humide et putrescente de ce cloître immonde parvint - à l'instant où mon pied l'avais foulé - à métamorphoser ma formidable excitation en épouvantable frayeur inexplicable. En dévisageant presque mes compagnons, j'en déduisis à l'expression de leurs visages qu'eux aussi considéraient cet endroit insensé avec le même sentiment indicible.

Nous avons avancé vers le centre de ce titanesque ouvrage, vers ce qui ressemblait vaguement à un autel. Le sol devait être incliné vers le bas, ou la géométrie de cet endroit maudit truquée, car arrivés devant celui-ci, il était monumental. J'avais à peine posé une main contemplatrice sur le bas-relief gravé dans cette pierre

démesurée, qu'une secousse vînt ébranler en moi le reste de concentration scientifique luttant contre ma répulsion ostensible pour l'endroit glacial. Un œil sur mes partenaires m'indiqua un point élevé de cette hémisphère cryptique. Alors je crus voir la même chose qu'eux, il m'apparut que la voûte bougeait par endroits. Je n'explique toujours pas d'où venait cet abominable polyphème, cette créature n'entre aucunement dans la hiérarchie biologique et les gabarits taxonomiques de notre savoir humain. Nos torches ne faisaient qu'illuminer ses gigantesques contours et ses parties moites qui ne reflétaient que l'enfer.

Elle ne ressemblait à aucun animal terrestre, je ne pus lui appliquer aucun taxon ; je n'explique encore moins sa façon de se mouvoir, tant cela paraissait irréel. Je sais désormais ce que ressentent les déments pensionnaires des salpêtrières, ceux qui dorment attachés dans des coffres de bois et qui hurlent à longueur de journée, car ça ne ressemblait qu'à un cauchemar éveillé, de ceux qui mettent fin à tout repos. Cet être avait une gueule prodigieuse, un mammoth aurait pu y pénétrer sans peine pour nourrir l'appétit qu'une telle créature devait avoir. Je vis également ce qui semblait être deux bras doubles qui finissaient en entonnoirs respirant, mais la partie la plus évidente à retranscrire était ses gigantesques ailes membraneuses - quoi que dans leur état je doute qu'elles auraient pu élever ce démon cyclopéen dans les cieux.

Quand une partie de la raison nous restant avait submergé la folie qui nous dévorait, je remarquai alors que nous marchions lentement en arrière. L'autel reprit la taille raisonnable d'un dais, et la bête phénoménale qui

s'avançait lourdement vers nous finit par se compresser à l'échelle humaine. Ce cauchemar ductile mesurait désormais sept à huit pieds de haut mais dégageait toujours autant de révérence blasphématoire. Cette hallucination spectrale nous rendit notre immobilité. Dans les prémisses d'un délire, d'une hantise sépulcrale, ce rêve macabre se jouait certainement de nous, comment ce démon pouvait-il altérer sa taille ?

Malgré la terreur figeant jusqu'à nos viscères, ton oncle - en un mouvement alerte et impétueux - avait dégainé l'arme à feu que je lui avait reproché d'avoir emporté ; il l'a pointa sur cette chose sombre et luisante qui s'approchait lentement de nous avec un rôle démoniaque. Elle sembla presque s'être humanisée, et nous faisait face comme un être égal. Me retournant vers ton oncle, je me rendis compte que sa main ne tremblait aucunement et que ses yeux iridescents m'emplissaient inconsciemment d'une terreur encore plus profonde. Son pistolet d'ordonnance était chargé ; il ne lui offrait qu'un seul tir.

Allions-nous ramener ce démon comme trophée, vers la civilisation que nous avons quitté ? J'imaginai avec volupté et ironie l'expression qu'auraient pris les visages de mes collègues esthètes de l'institut, en découvrant cette créature haïssable dans leurs douillets bureaux.

Mais loin de notre Angleterre natale, l'arme de ton oncle ciblait toujours l'hideuse créature, et la terreur qui montait en moi devenait ostensible à ne plus pouvoir l'ignorer. Mon regard revînt sur la créature haïssable, qui plus proche emplissait ce lieu maudit de sa noblesse damnée, malgré sa nouvelle échelle

humaine. Ses énormes ailes noires et membraneuses tremblaient d'excitation, ce démon vibrait de plaisir en étudiant et en scrutant ses visiteurs, mais ses intentions étaient parfaitement devinables. Durant une seconde je fermai les yeux. Je ne rêvai nullement, j'en avais la certitude. Puis ils s'ouvrirent sur une scène dramatique. J'observai à nouveau ces yeux que je connaissais et qui révélaient notre destin tragique, l'avenir s'y reflétait d'une manière que les mots ne sauraient exprimer l'intensité, nous étions maintenant condamnés.

Le coup de feu éclata et le son résonna plusieurs fois sur les antiques parois de pierres du tumulus pendant que l'enfer se déchaînait sur nous comme un torrent de haine et de violence ; noyé dans cette effroyable panique avec une douleur atroce à la jambe, je me mis à courir vers l'issue, lâchant ma torche et m'aidant du mur pour soutenir ce que mes pieds n'arrivaient plus à porter seuls. Ignorant la souffrance pour avancer plus vite, mes oreilles ne pouvaient se détacher des cris inhumains qu'elles absorbaient ; l'odeur méphitique de la créature s'amplifiant, elle masquait celle de la poudre noir et de la chair vaporisée. Mes compagnons me suivaient-ils hors de ce pandémonium ?

La lumière du jour revînt et m'éloignant dans le silence désertique de cette abominable vallée, je souffrais d'innombrables maux physiques et mentaux. Durant cette fuite impensable, tu m'es apparu ma fille, m'encourageant quand ma volonté me faisait défaut. J'entendis tes cris sans comprendre les mots que tu prononçais, mais le calme revenu - mon cœur ralentissant son insupportable bacchanale - j'allais deviner ce que tu avais exprimé, et me rendre à l'évidence que je

serais incapable d'exaucer ton vœu, je ne peux revenir auprès de toi. Jamais plus je n'aurais l'occasion de contempler ton doux visage, ta mère nous avait quitté inopinément il y a quelques années, emportée par la maladie ; c'est désormais mon tour. J'ai tout gâché le jour où mon esprit faible et curieux a décidé de percer le mystère de cet emplacement atroce, qui se trouve désormais être mon tombeau. J'ai anéanti les vestiges de notre famille en entreprenant ce projet - devant uniquement me conduire à une gloire égoïste ne servant que mon orgueil face aux railleries de mes collègues.

La créature galeuse n'est pas sortie de sa tanière cryptique et assis contre la falaise, mon regard guette le pire. Cette stalle maudite est toujours visible de l'abîme où je me prépare à quitter ce monde, elle se tient sous mes yeux, au loin et au centre de cette vallée délabrée et défigurée. J'ai regagné la falaise sud, mais mon état ne me permet pas de me rendre au delà. Le campement et nos vivres étant restés en haut, c'est en cet endroit misérable, entre les anfractuosités environnantes, que mon testament prend corps peu à peu, et également là que tout finira pour moi et mes interrogations.

Qui a osé l'abomination d'introduire une telle émanation des profondeurs stygiennes en ce lieu, d'invoquer le sombre rituel qui permet d'établir cette hideuse horreur sur notre planète ; quelle civilisation avait bien pu être confrontée à cette malédiction ? Car c'est au moment précis de cette réflexion – peu avant d'entamer mon présent récit - que j'avais embrassé la réalité. Il ne s'agissait aucunement du mot *tombe* dans les pages vétustes de ce vieux grimoire, rien ne se trouvant dans ce tumulus maudit n'était inerte et éteint. Cet

être diabolique avait survécu à ses geôliers et eu l'aubaine de faire un vrai carnage ; je ne dois ma sortie victorieuse qu'au prix de la vie de mes compagnons ayant retenu son attention monstrueuse. Pourtant il m'arrive d'envier leur destin, car le mien permet à cette horrible créature de torturer mon esprit d'avantage qu'il n'est capable de le supporter, affectant la justesse de mes mots et la finesse de leurs lettres hâtivement griffonnés.

N'aies pas de remords ma fille, la mort viendra en délivrance suprême pour mon âme torturée et désormais sous l'emprise de cette nouvelle terreur ineffable, elle n'est plus qu'une question d'heures et viendra me soulager de cette oppression accablante. Chaque moment de répit dont elle me fait grâce, m'offre la pénible occasion de revoir en moi cette scène indicible, ces yeux miroitant notre terrible issue. Le bref instant où mon regard s'était posé sur ton oncle, j'avais compris qu'il pesait au fond de lui – au moment même où il pointait le canon de son pistolet vers la bête cauchemardesque – les possibilités s'offrant à lui. Et le choix retenu par les affres de son esprit devait le soustraire à toute possibilité de souffrance physique, car ce que ce pauvre hère fût ensuite, devait sceller en parti notre destin. Ses grands yeux gris comme le marbre reflétaient son hideuse inclination. Son intuition inextinguible avait décidé de retourner l'arme à feu contre lui-même.